

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FEUILLE D'ÉRABLE

REVUE LITTÉRAIRE

Vol. 1.

MARS 1849.

No. 4.

## GANDRINI LE NOIR



Jeunes filles du Niolo, pourquoi vous hâtez-vous de rassembler vos troupeaux épars sur la colline ? Pourquoi les ramenez-vous dans la vallée avant le coucher du soleil, en jetant derrière vous des regards pleins d'épouvante ?

Vieille Maria, n'avez-vous pas entendu le père Belino prononcer le nom de Gandrini le Noir ? Il a paru, dit-on, dans la montagne à la tête de sa bande formidable, et cette nouvelle nous a glacés d'effroi.

Jeunes filles, pourquoi le nom de Gandrini le Noir est-il donc pour vous un objet de terreur ? Jamais il ne vint en ennemi dans nos paisibles contrées ; jamais son apparition parmi nous ne fut le signal d'un malheur.

Quelquefois même, on l'a vu tromper la surveillance des sbires et braver tous les dangers pour venir dans les villages porter des secours à quelques malheureux ruinés par l'incendie ou par la chute de l'avalanche.

Jeunes filles, vos craintes sont dénuées de fondement, Gandrini le Noir n'est pas un brigand. Sous le poids d'une injuste sentence, il a dû mettre en sûreté sa tête promise au glaive du bourreau ; mais ses mains sont pures du sang innocent ; il n'emploie la force que pour repousser la force et pour se défendre contre les embûches de ses ennemis.

Si mes discours ne vous persuadent pas, venez ce soir à la veillée vous grouper autour de mon rouet. Mon âge me donne des droits à votre confiance, je vous conterai l'histoire toute récente de la jeune Volohé, et peut-être mon récit déterminera-t-il la terreur que vous inspire le nom de Gandrini le Noir.

Ainsi parla la vieille Maria : chacun dans le canton l'écoutait comme un oracle ; et le soir à la veillée, après que les troupeaux eurent été renfermés dans l'étable, toute la jeunesse, docile à sa voix, vint se grouper autour de son rouet pour entendre l'histoire de Volohé, qu'elle conta en ces termes :

“ A dix-huit ans, Volohé était la merveille des bords du Liamone. Ses cheveux étaient noirs comme l'ébène, ses yeux bleus comme l'azur du firmament, ses dents blanches comme l'émail, sa taille droite et souple comme le jonc qui croît dans les marais.

“ Il n'était bruit dans tout le canton que de la belle Volohé ; on disait même qu'un châtelain des environs, le farouche baron de Vico, en était devenu amoureux ; mais tous ces propos flattaient peu les oreilles de Volohé, parce qu'elle aimait son fiancé Ludovic, auquel ses parents devaient l'unir à la moisson prochaine.

“ A cette époque, on reçut la nouvelle que Gandrini le Noir avait paru avec sa troupe non loin de Vico. Dès lors l'alarme fut dans les familles, et l'on défendit aux jeunes filles de jamais s'éloigner seules du village aux approches de la nuit.

“ Un soir, cependant, Volohé, plongée dans une rêverie profonde, porta ses pas jusqu'au bois de Vico ; elle pensait à son fiancé, et la recommandation de ses parents ne revint à son esprit que lorsque les épaisses ténèbres qui l'environnaient l'eurent fait repentir de son imprudence.

“ Alors la frayeur la saisit, et elle pressa le pas pour regagner le village. Déjà elle avait atteint la lisière du bois . . . Tout-à-coup un homme sort du taillis et vient se placer sur son passage. Un large manteau l'enveloppait ; sa taille était gigantesque, et ses yeux,

firmontés d'épais sourcils rongés, brillaient dans l'obscurité comme ceux du chacal qui guette sa proie.

— Volohé, dit-il d'une voix rauque à la jeune fille qui s'était arrêtée toute tremblante, Volohé, je t'aime depuis longtemps ; je ne sais pas faire de beaux discours, mais si tu consens à venir avec moi, je te donnerai plus d'or qu'il n'en faudrait pour acheter la baronnie de Vico.

— Seigneur, répondit Volohé, tout l'or de la Corse ne pourrait me séduire ; j'ai donné mon cœur et ma foi à mon fiancé Ludovic, et l'automne ne se passera pas sans qu'un nœud indissoluble ne nous ait pour jamais enchaînés l'un à l'autre.

— Je connais tes folles amours, reprit le farouche étranger, mais peu m'importe ; j'ai juré de te posséder, je te tiens en ma puissance, et, de gré ou de force, tu seras à moi ; réfléchis donc bien avant d'opposer une résistance inutile à celui qui n'en éprouva jamais. Tremble par tes dédains d'irriter ma colère, car je suis Gandrini le Noir.

À ce nom redouté, la pauvre Volohé sentit ses forces l'abandonner ; elle tomba à genoux en implorant la pitié du brigand ; ses cris et ses prières furent inutiles : l'écho seul y répondit... L'infortunée s'évanouit, et l'infâme ravisseur, après avoir consommé le crime le plus affreux, abandonna sa victime et s'enfuit dans l'épaisseur du bois.

Volohé revint à elle et se traîna péniblement jusqu'au village ; son sein était meurtri, ses cheveux épars, son visage ensanglanté. En la voyant paraître dans cet état, ses parents furent saisis de frayeur ; ils l'accablèrent de questions, et la malheureuse enfant raconta, en fondant en larmes, l'horrible attentat de Gandrini le Noir.

Tout le monde frémit d'indignation, et tous les jeunes gens jurèrent, avec des serments terribles, d'aller chercher le brigand dans ses repaires les plus cachés et d'en tirer une vengeance éclatante. Armés de piques et d'arquebuses, ils allaient partir pour exé-

cuter leur projet, lorsqu'un inconnu parut au milieu d'eux.

“ Il comptait à peine cinq lustres ; son visage était d'une beauté parfaite, et de longs cheveux noirs flottaient sur ses épaules : “ Un grand crime a été commis, leur dit-il, et j'approuve votre soif de vengeance. Nommez-moi le coupable et peut-être pourrai-je vous aider dans vos recherches.”

“ — C'est Gandrini le Noir qui a déshonoré ma fiancée ! s'écria le bouillant Ludovic ; tout son sang versé goutte à goutte n'assouvira pas ma vengeance. Et tous ses compagnons répétèrent avec fureur : “ Mort à Gandrini le Noir.”

“ A ce nom, le jeune inconnu ne put retenir un mouvement de surprise, et un léger sourire vint effleurer ses lèvres : “ Vous avez raison, dit-il, un pareil forfait mérite la mort ; mais si vous m'en croyez, vous attendrez encore un jour avant de vous mettre à la recherche du coupable. D'ici là je promets de le livrer entre vos mains, et voici mon anneau pour gage de ma parole.”

“ En parlant ainsi, il jeta à leurs pieds un anneau d'or ciselé, et les jeunes gens, entraînés par l'ascendant irrésistible qu'il exerçait sur eux, consentirent à différer d'un jour leurs projets de vengeance.

“ Le lendemain, en effet, on le vit revenir au village ; quatre guerriers l'accompagnaient et portaient sur une civière un homme qui paraissait grièvement blessé, et dont la tête était couverte d'un voile noir. Le jeune inconnu fit écarter tout le monde et commanda qu'on lui amenât Volohé.

“ — Jeune fille, lui dit-il, pourriez-vous reconnaître votre indigne ravisseur ?

“ — La nuit était bien sombre, répondit la pauvre fille ; mais je crois que je le reconnaîtrais.

“ — Regardez donc, reprit l'étranger ; en même temps il souleva le voile qui couvrait la tête de son prisonnier, et Volohé poussa un cri d'horreur. Elle avait reconnu cet œil étincelant dont le regard l'avait fascinée pendant la nuit fatale.

— C'en est assez, reprit le jeune inconnu, qu'on aille chercher un prêtre et qu'on pare l'autel ; jeune fille, il ne vous reste qu'un moyen d'échapper au déshonneur, c'est de devenir l'épouse de votre ravisseur. Hâtez-vous donc, car le temps presse, et bientôt peut-être il aura cessé de vivre.

“ On s'empressa d'obéir aux ordres de l'étranger, car son air noble et plein de franchise lui avait gagné tous les cœurs. Volohé, pâle et tremblante, fut conduite à l'autel, et la cérémonie commença.

“ Le prisonnier avait paru rassembler toutes ses forces pour répondre au prêtre consécrateur ; mais à peine la bénédiction nuptiale fut-elle prononcée qu'il poussa un profond gémissement et qu'on le vit tomber inanimé sur les marches de l'autel.

“ Alors, le jeune inconnu s'élança et arracha le voile noir qui avait constamment couvert le visage du prisonnier, et tout le monde fut glacé d'épouvante en reconnaissant le châtelain de Vico.

— Habitants des bords du Liamone, s'écria l'inconnu, je vous avais promis vengeance et j'ai tenu ma parole. Voici le ravisseur de Volohé ; surpris dans son château, il tenta de se défendre ; je l'ai frappé d'un coup mortel. Avant d'expirer, son âme s'est ouverte aux remords ; il a voulu réparer son crime et faire à sa victime une donation entière de ses biens.

“ En voici l'acte authentique. Jeune Ludovic, tu aurais rougi d'épouser la jeune fille déshonorée par Gandrini le Noir, mais tu peux sans honte donner ton nom à la veuve du baron de Vico. Et vous, jeunes gens, apprenez à vous défier des apparences.

“ Si vous n'aviez obéi qu'à votre aveugle fureur, celui dont on a emprunté le nom pour commettre un crime en eût porté la peine ; vous auriez répandu le sang innocent, le sang de votre ami, de votre protecteur, car c'est moi qui suis Gandrini le Noir . . .

“ En achevant ces mots il fit un signal, et en un instant une troupe nombreuse l'entoura comme par enchantement ; puis, reprenant le chemin des montagnes, il se déroba aux actions de grâces et aux bénédictions des villageois.”

Tel fut le récit de la vieille Maria. Depuis longtemps elle avait cessé de parler, et toutes les jeunes filles, groupées autour de son rouet semblaient encore l'écouter. On voyait des larmes couler silencieusement sur leurs joues, et chez elles l'attendrissement avait succédé à la terreur.

Depuis ce temps, le nom de Gandrini le Noir a cessé d'être un objet d'épouvante pour les vierges du Niolo. On dit même que quelques-unes d'entre elles ne peuvent retenir un mouvement de joie quand le bruit de son arrivée se répand dans le pays, et que plus d'un cœur est secrètement agité par l'espoir de toucher un jour le cœur du généreux vengeur de Volohé.

EUGÈNE SUE.

---

## Le Grand'pere et l'Enfant.

— 0 —

Tous deux étaient assis sur la pierre veloutée de mousse, en face du soleil couchant ; l'un, vieux soldat de l'empire, aujourd'hui laboureur ; l'autre, songeur et hâtif. Le soldat regardait son petit fils avec cet air de lion apprivoisé qui cherche une caresse. Le petit fils, une main appuyée au bâton du vieillard, l'autre à son bras immobile, enfourcha à demi de genou qui s'offrait à lui et demeura là, en suspens, comme le cavalier qui attend ou réfléchit. Il regardait la campagne, le ciel, la mer, tout ce qui s'étendait au loin, et il s'écria subitement, de ce ton presque plaintif de l'enfant qui veut connaître :

— Grand'pere, pourquoi Dieu a-t-il fait la campagne ?

— Pourquoi, conscrit, répéta le troupiér en souriant ; mais un peu à notre intention, je suppose. Ne sais-tu pas que c'est là que poussent les récoltes, les forêts, les villes ? La terre, petit, est un caisson de vivres que l'empereur du firmament nous a donné pour faire nos

étapes ; les bons soldats l'entrelient et le ménagent.

— J'aimerais mieux ne voir partout que de longues herbes et des fleurs ! dit l'enfant pensif ; mais le ciel, grand'père, à quoi peut-il servir ?

— Le ciel, camarade, nous fournit d'abord l'air et le jour, c'est-à-dire la ration quotidienne du soldat. Il loge le soleil qui nourrit les moissons, les étoiles qui éclairent la nuit, et celui qui commande au soleil et aux étoiles ; c'est la tente du général en chef, vois-tu ; aussi, quand on le regarde, il faut présenter les armes !

— Ah ! dit le petit garçon désappointé, je ne le croyais fait que pour les oiseaux qui chantent et les nuages qui passent ! Mais la mer, alors, grand'père ?

— Pour la mer, s'écria l'ancien grenadier des pyramides, je m'en serais passé ! c'est l'amie des uniformes rouges ! . . . Et, cependant, en y regardant bien, elle a aussi du bon. C'est à elle que nous devons les pluies qui arrosent notre blé, les engrais qui le font germer, le sel qui l'assaisonne, et tout ce que les vaisseaux nous apportent. Sans la mer, enfant, les nations seraient comme des voisins qui n'ont point entre eux de portes de communication ; elles ne pourraient ni se voir, ni se secourir, ni s'aimer.

— Et il n'y aurait point de coquillage ? ajouta le petit fils ; Dieu a eu raison de créer la mer !

— Comme il a eu raison de créer tout le reste, garçon.

— Quoi ! tout grand'père ? répéta le petit avec un sourire aiguisé ! . . . même ce bâton de serment ?

— Même ce bâton, dit le soldat, car il me sert à la fois d'arme et de soutien. Avec lui je sonde la fondrière, j'écarte le voleur, je brise la ronce qui gêne ma route, j'abats en passant la pomme qui te désaltère.

— Et moi, je m'en fais un cheval de bataille, interrompit l'enfant qui saisit le serment, l'enfourcha d'un bond et s'enfuit à travers les touffes de genêts.

Le grand'père le suivit des yeux jusqu'à ce que sa tête brune eût disparu dans la forêt de fleurs dorées ; alors, il plia les épaules et me regarda en souriant ; mais, malgré moi, je ne pouvais répondre à ce sourire,

car ce que je venais d'entendre et de voir m'avait semblé une sorte de symbole. Le vieux soldat me rappelait cette race de cœurs simples et de grands courages nourrie, à la manière d'Achille, avec la moelle des lions, et qui, regardant la vie comme une œuvre, s'en étaient fait les ouvriers patients et dévoués ; tandis que l'enfant précoce et débile représentait cette partie de notre génération nourri seulement du miel—enlevé à toutes choses, intelligente sans but, inhabile à l'action, et ne voyant dans la création que des fleurs, des oiseaux, des nuées, des coquillages et des jouets.

---

## LE VIEILLARD AUX DEUX FLUTES

LEGENDE (1).

Au quatorzième siècle, il y avait dans la principauté de Kalenberg une grande ville nommée Hamelen. Bâtie au confluent du Hamel et du Weser, elle recevait dans son port des navires de tous pays, et distribuait ensuite leurs chargements dans l'Allemagne. On la citait partout pour son commerce, sa richesse, sa puissance ; et l'homme qui pouvait dire :— Je suis citoyen d'Hamelen, était sûr de ne trouver partout que des protecteurs ou des complaisants.

Aussi les habitants étaient-ils devenus durs, injustes et orgueilleux, comme il arrive d'habitude à ceux qui peuvent tout ce qu'ils désirent.

Or, il entra un jour dans le port un vaisseau étranger, d'une construction tellement singulière, que les plus vieux marins ne purent dire où il avait été construit. Il voguait sans voiles, sans rames, et son chargement était composé de marchandises précieuses, telles qu'étoffes de soie, cuirs parfumés, poudre d'or et

---

(1) Le sujet de ce récit est emprunté à une tradition populaire en Allemagne.

d'épices d'Orient. Un seul homme le conduisait. C'était un vieillard à barbe blanche, habillé d'une robe de velours jaune, serrée par une ceinture de lin, et portant, suspendues au cou par une chaîne d'argent, deux flûtes, dont l'une était d'ivoire et l'autre d'ébène.

Tous les habitants d'Hamelen accoururent, comme on peut le croire, pour voir l'étrange vaisseau et le capitaine inconnu qui le conduisait. Celui-ci reçut les visiteurs avec bienveillance ; mais à toutes leurs questions il répondait qu'il était venu pour faire du commerce, non pour raconter son histoire, et il montrait sa marchandise étalée sur le tillac.

Cependant tous s'en allaient sans rien acheter, et chacun faisait sa supposition sur le mystérieux étranger : les uns disaient que ce devait être quelque juif d'Orient que l'appât du gain avait attiré dans ces mers éloignées ; d'autres prétendaient qu'il était venu de l'Inde en suivant une route inconnue par le nord ; il y en avait enfin qui le soupçonnaient d'être un pirate enrichi qui s'était défait de tous ses compagnons.

Cette dernière opinion ne tarda pas à l'emporter, par cela seul qu'elle était la plus défavorable. Elle se répandit dans la ville, et bientôt il fut accepté de tout le monde que le vieillard aux deux flûtes (c'était ainsi qu'on l'avait appelé) était un écumeur de mer qui cherchait à vendre le fruit de ses rapines. Quelques habitants se hasardèrent alors à dire qu'il serait prudent d'interroger cet homme afin de connaître la vérité ; d'autres prétendirent que l'on avait même le droit de l'arrêter ; enfin, un marchand, qui craignait la concurrence que pouvait lui faire l'étranger, s'écria que le plus sage serait avant tout de saisir ses marchandises comme celles d'un homme suspect. Ce dernier avis fut sur-le-champ partagé par tout le monde. On s'adressa au conseil qui gouvernait alors Hamelen, et quelques uns des magistrats furent envoyés vers le navire pour s'emparer de ce qu'il contenait.

Le vieillard voulut en vain s'y opposer, en remontrant qu'on le dépouillait sans raison, et contre toute

justice ; les magistrats répondirent que les marchandises lui seraient rendues lorsqu'il aurait prouvé qu'elles lui appartenait légitimement, le menaçant, s'il faisait résistance, de le jeter lui-même en prison.

L'étranger comprit alors que l'on était décidé à ne rien entendre ; il s'assit donc près du gouvernail, et laissa emporter le chargement sans rien dire. Enfin, quant tout le monde se fut retiré, il se leva, détacha la corde qui retenait le navire, et le laissa descendre au cours du fleuve.

La foule curieuse s'était rassemblée pour le voir partir, et les magistrats eux-mêmes étaient restés sur le port. Le vieillard, qui les aperçut, se pencha sur le bord du navire.

— Je pars, hommes injustes ! dit-il d'une voix menaçante ; je pars chassé et dépouillé par vous ; mais je laisserai ici de quoi vous punir et me venger.

A ces mots il ouvrit l'escarcelle rouge qu'il portait à la ceinture, et on en vit sortir trois petits animaux presque semblables ; l'un était un lérot, l'autre un campagnol, le dernier un raspeçon (1). Tous trois s'élançèrent dans le fleuve, le traversèrent à la nage et atteignirent le rivage ; après quoi le navire continua sa route.

Les habitants s'étaient contentés de rire de la singulière vengeance du vieillard, mais ils ne tardèrent point à éprouver combien elle était sévère. Le lérot, le campagnol, et le raspeçon se multiplièrent si prodigieusement qu'ils finirent par s'emparer pour ainsi dire de la ville entière. Ils avaient chassé des maisons les animaux domestiques, et nichaient au coin des fenêtres à la place autrefois occupée par les hirondelles. A peine la table était-elle dressée, qu'on les voyait accourir tous et manger le repas préparé pour la famille. Ils pénétraient par troupes innombrables dans les greniers d'abondance, consommant en quelques jours les vivres qui devaient suffire pour une année. Il en résulta bientôt une disette qui les rendit

(1) Ce sont trois variétés de rats.

plus dangereux en les affamant. Ils se répandirent alors dans Hamelen détruisant toutes les marchandises, et dans les navires dont ils rongeaient les voiles et les cordages. Plus tard ils attaquèrent les charpentes des maisons qui commencèrent à tomber en ruines ; enfin, la rage de faim qui les tourmentait devint telle qu'ils arrivèrent à attaquer les hommes pendant leur sommeil, et à dévorer les nouveaux-nés dans leurs berceaux.

Les habitants qui avaient vainement employé tous les moyens connus, ne savaient plus comment échapper à cette calamité. Leurs magasins étaient vides, et les vaisseaux étrangers, n'osaient plus approcher de leur port. C'en était fait d'Hamelen si le conseil supérieur ne se fût décidé à faire annoncer qu'il accorderait une récompense de cent mille pièces d'or à celui qui pourrait délivrer la ville des animaux qui la désolaient.

Il y avait déjà quelque temps que cet avis était publié, et personne ne s'était encore présenté, lorsque l'on vit un jour reparaitre le navire sans voiles, monté par le vieillard aux deux flûtes.

Celui-ci n'aborda point au port, mais il envoya au conseil suprême une lettre dans laquelle il proposait de délivrer Hamelen du fléau qu'il y avait envoyé, au prix des cent mille pièces d'or proposées.

Après l'avoir lue, les magistrats accoururent au port et crièrent au vieillard de descendre à terre, jurant qu'ils lui paieraient la somme s'il avait réellement le pouvoir de les sauver.

Le vieillard, se liant à ce serment, descendit, et prenant sa flûte d'ivoire, il se mit à parcourir les rues d'Hamelen en répétant un air singulier, dont aucune musique connue ne pourrait donner idée. A mesure qu'il jouait, on voyait les raspeçons, les campagnols et les lérots accourir de tous côtés et se presser à sa suite comme une armée ; lorsqu'ils furent ainsi réunis, il retourna au port et les fit tous entrer dans son navire, qui repartit seul, et disparut bientôt à l'embouchure du fléuve.

Se tournant alors vers les magistrats, il leur dit :

— Vous voyez que j'ai tenu ma promesse ; maintenant songez à tenir la vôtre.

Mais les magistrats n'ayant plus rien à craindre, commencèrent à trouver des raisons pour violer la parole donnée.

— Le salaire, dit l'un d'eux, doit être proportionné à la peine, et un air de flûte ne peut être raisonnablement estimé cent mille pièces d'or.

— Donnez-lui-en deux cents, et il devra nous estimer généreux, ajouta un second.

— Deux cents ! répéta le marchand qui avait conseillé autrefois de confisquer le chargement du vieillard ; avez-vous oublié que cet homme est la première cause de tout ce que nous avons souffert ?

— C'est la vérité ! s'écrièrent toutes les voix.

— Loin de lui devoir quelque chose, nous serions en droit de lui infliger un châtement rigoureux, reprit le marchand ; qu'il s'estime donc heureux de repartir sans qu'on lui demande compte du passé ; car notre pardon est une récompense suffisante.

Le vieillard rappela en vain que le fléau avait été la punition d'une première violence commise contre lui, et qu'avant de le faire disparaître, il avait exigé le serment qu'on lui accorderait les cent mille pièces d'or ; les magistrats lui imposèrent silence, et l'un d'eux, prenant un air pieux, ajouta que tout venant de Dieu, c'était lui seul qu'il fallait remercier. Tout le monde applaudit, et l'on se rendit à l'église pour lui adresser des actions de grâces, comme si Dieu acceptait les prières des injustes et des parjures.

Le vieillard demeura debout à la même place, jusqu'à ce que le dernier des habitans eût franchi le seuil du temple ; mais saisissant alors sa flûte d'ébène :

— Qu'ils soient donc récompensés selon leurs œuvres ! dit-il d'une voix terrible.

Puis il recommença à parcourir les rues d'Hamelen en jouant de sa flûte noire, et, cette fois, tous les enfants sortirent des maisons, et se mirent à le suivre,

entraînés par un pouvoir irrésistible. Il passa ainsi devant chaque porte, et sa troupe grossissait toujours ; enfin, quand elle fut complète, il redescendit vers le fleuve.

Or pendant ce temps les habitants d'Hamelen priaient dans l'église ; mais tout-à-coup une voix lugubre retentit sous les voûtes, et elle disait :

— Le crime des pères sera puni dans leurs fils.

Ils se levèrent épouvantés, car ils avaient reconnu l'accent de l'inconnu, sortirent en foule et coururent au port : le vieillard n'y était plus ; mais chaque vague du fleuve roulait dans ses replis le cadavre d'un de leurs enfants !

Une chapelle fut élevée en commémoration de ce grand désastre. On peignit sur les vitraux des mères en pleurs parcourant les rives du Weser, au milieu duquel se montraient de petites têtes flottantes et de petites mains qui s'élevaient pour demander du secours ; au fond apparaissait le vieillard jouant de la flûte d'ébène, et l'on écrivit au-dessous :

*A nos enfants morts par la malice du démon.*

Mais dès le soir même une main invisible effaça, dit-on, les derniers mots de cette inscription, et les habitants d'Hamelen lurent, le lendemain, avec surprise et épouvante :

*A nos enfants morts à cause de l'injustice de leurs pères.*

---

## L'ESCLAVAGE.

---

S O N N E T.

Ont-ils de la pitié, ces planteurs inhumains,  
Qui mettent l'esclavage en honneur mercenaire !  
Coupable ambition ! Les pauvres Africains !  
Peuple qu'on avilit, devenu tributaire.

---

Ah ! le nègre gémit entre leurs dures mains !  
 Au milieu de la paix, plus méchants qu'à la guerre,  
 Ils spéculent sur lui par d'horribles moyens—  
 Tuer sans faire mourir, un semblable, son frère !

Et le monde le sait—il est indifférent  
 Au sort de la victime, au mauvais traitement  
 Que le malheureux noir, jour et nuit souffre, endure.

L'Amérique est cruelle, au nom de liberté,  
 Et son côté un tyran qui la montre parjure—  
 Dieu brisera les fers du captif irrité.

CHS. LEVESQUE.

Bérthier, Mars 1849.

---

### Poësie Anacréontique.

Ma tête où je fleuronne  
 Mes cheveux en couronne,  
 Je te la donnerai ;  
 Sur mon épaule blanche,  
 Fatiguée, elle penche,  
 Sur toi je l'appuyeraï

Vois-tu cette étincelle,  
 Que mon œil noir recelle ?  
 Je te la donnerai ;  
 Et ce désir de plaire,  
 Caché sous ma paupière,  
 Pour toi seul je l'aurai.

Vois-tu ma bouche rosée,  
 Où le sourire se pose ?  
 Je te le donnerai ;  
 Et mon haleine pure,  
 Que mon amour épure,  
 A toi je l'enverrai.

Sens-tu sous ma ceinture,  
 Mon cœur vrai qui murmure ?  
 Je te le donnerai ;  
 Et puis encor mon âme,  
 Avec toute sa flamme,  
 Je te la garderai.

Tout enfin de moi-même,  
 Avec mon mot je t'aime,  
 Je te le donnerai ;  
 Puis ma coquetterie  
 Et leur idolâtrie,  
 Je te l'immolerai.

Mais quand je m'abandonne,  
 Lorsqu'à toi je me donne,  
 Pour me récompenser,  
 Oh ! moi je veux ton âme,  
 L'oubli de toute femme,  
 Et ton moindre penser.

HERMANCE SEINDRETTI.

*Moyens de se passer de médecin*

S'il n'est nul médecin près de votre personne,  
 Qui dans l'occasion puisse être consulté,  
 En voici trois que l'on vous donne :  
 Un fonds de belle humeur, un repos limité,  
 Et surtout la sobriété.

*Utilité de se laver souvent les mains.*

En sortant de table, l'usage  
 Veut que vous vous laviez les mains.  
 La netteté sied bien. Les yeux rendus plus fins  
 Sont de cette pratique un second avantage.  
 Laver souvent les mains est une propreté  
 Qui contribue à la santé.

*Avantages de la sobriété*

Sur le manger et sur le boire  
 Réprimez l'appétit, usez-en prudemment.  
 L'homme sobre plus tard arrive au mouvent.  
 C'est un docte médecin l'a dit ; on peut l'en croire.

*Des aliments.*

Choisissez une nourriture  
Simple, et conforme à la nature.

Mangez de bons œufs frais, n'en perdez point le lait ;  
Prenez de forts bouillons, buvez du vin clair et.  
Fine fleur de froment et mets de cette espèce,  
Vous feront arriver à l'extrême vieillesse.

*Des œufs.*

Si vous mangez un œuf, qu'il soit frais et mollet,  
Et sur chaque œuf buvez un trait.

*Des noix.*

Qu'aux viandes pour dessert succède le fromage ;  
Qu'au poisson succède la noix.  
Une seule suffit, deux sont trop ; l'homme sage  
Se garde bien d'en manger trois.

*Pour avoir de l'embonpoint.*

Vous manque-t-il de l'embonpoint ?  
En ce cas, ne négligez point.

L'usage du froment, le porc frais, la moëlle,  
Les fromages nouveaux, les rognons, la cervelle,  
Les vins doux, l'œuf mollet, les chairs d'un jus exquis,  
Figues mûres, raisins nouvellement cueillis,  
Vous feront une graisse saine et naturelle.

*Du dormir.*

Réservez à la nuit un sommeil limité.  
Pour un vieillard, pour un jeune homme,  
Dormir sept heures d'un bon somme,  
C'est bien assez pour la santé.

*Des yeux.*

Vous récréez vos yeux, quand vous leur faites voir  
La verdure des champs, l'eau coulante, un miroir.  
Tel aspect leur est salutaire.  
Variez ces objets ; offrez-leur, pour bien faire,  
Des coteaux le matin, et des ruisseaux le soir.

Cette Revue Littéraire paraît tous les mois et est donnée gratuitement aux souscripteurs à l'*Echo des Campagnes*, imprimé à Berthier, district de Montréal. Pour les non-souscripteurs le prix est de cinquante centimes par année payable d'avance.